慶應義塾大学学術情報リポジトリ

Keio Associated Repository of Academic resouces

| Title | Histoires françaises de Nagaï Kafû < <une au="" d'une="" fête="" histoire="" racontée="" soir="">></une> |
|------------------|---|
| Sub Title | 永井荷風「祭の夜がたり」(『ふらんす物語』)(フランス語訳) |
| Author | 山本, 武男(Yamamoto, Takeo) |
| Publisher | 慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会 |
| Publication year | 2019 |
| Jtitle | 慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature |
| | françaises). No.68 (2019. 3) ,p.49- 67 |
| JaLC DOI | |
| Abstract | |
| Notes | Traduction |
| Genre | Departmental Bulletin Paper |
| URL | https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20190331-0049 |

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって 保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Histoires françaises de Nagaï Kafû « Une histoire racontée au soir d'une fête »

Yамамото Takeo

Nagaï Kafû (1879–1959) séjourna aux États-Unis et en France au début du XX° siècle. Il est remarquable que le jeune Kafû, contemporain de Proust, décrive, dans ses *Histoires françaises*, d'abord censuré en 1909, principalement le Paris de la Belle époque, et Lyon où il travaillait dans la succursale d'une banque japonaise. Or, dans « Une histoire racontée au soir d'une fête », la scène se passe dans le Midi : Avignon, Tarascon et Marseille. Kafû décrit, dans ses détails, Avignon et Marseille où le héros fait un séjour, tandis que la scène de Tarascon ne consiste qu'en spectacle sur le quai : il n'y descend pas, de toute manière, le héros-narrateur précise le paysage par la fenêtre du train avant d'arriver à la gare de Tarascon et le représente, avec concision, après en être parti. Ces descriptions détaillées nous font croire que l'écrivain aussi y voyage.

Kafû, épicurien, aurait-il redouté les femmes méridionales ? Ce conte traite d'une jalousie masculine dans un triangle amoureux. Une prostituée commence à passionner le héros-narrateur, dès qu'il s'aperçoit de l'existence d'un autre client d'elle, « un officier, bien bâti, dont les bras sont vigoureux ». L'existence du rival attise la jalousie. Ce sujet correspond à *L'Arlésienne* de

¹⁾ L'auteur de cet article traduit : Nagaï Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 180–201.

Daudet, dont parle le héros-narrateur dans le conte ; Kafû l'y pastiche partiellement aussi. En revanche, le style de narration, plus ou moins comique, évoque « Chapatin, le tueur de lions » du même écrivain, également cité dans l'histoire ; sans doute, ce style est inspiré du conte de Daudet. Kafû n'écrit enfin que cet ouvrage, concernant le Midi. Le *Don Juan* japonais aurait redouté les femmes méridionales, comme le dit le héros-narrateur dans le récit, traduit ci-après.

« Une histoire racontée au soir d'une fête » des Histoires françaises de Nagaï Kafû traduit du japonais par Takeo Yamamoto

Le désir, sur la douce nuit, Glisse comme une barque lente, Soir romantique — Comtesse de Noaille.

Le rapport entre lui et moi n'est ni une vraie amitié intime inséparable ni une simple fréquentation mondaine succédant à un échange de cartes obligatoire. Dans certain cas, on s'est parlé, assez tranquillement, de ce qu'on ne pourrait pas dire à n'importe qui, malgré toute la différence de notre spécialité et de notre métier.

Enfin, on est, tous les deux, un homme des temps nouveaux, très égoïste, en même temps qu'un pessimiste ironique et faible, c'est probablement pourquoi, on sait bien qu'on n'a pas de décision honorable de s'aider, tout en partageant même la nourriture et les habits au cas où on tomberait malade à l'étranger et souffrirait de la faim, l'un ou l'autre : cette soi-disant amitié, cette soi-disant obligation entre amis, sont enfin une hypocrisie irréalisable

En revanche, on se serre parfois solidement la main en disant : « Quoi de neuf? » comme des amoureux qui se sont séparés il y a longtemps, bien que l'on fasse de temps en temps semblant de ne s'en apercevoir pour se croiser sans se découvrir même quand on se voit dans la rue : on n'a pas besoin, mutuellement, de complimenter fallacieusement ni de sauver les apparences.

Nous sommes, tous les deux, fainéants, pour ne jamais annoncer notre

déménagement de pension l'un à l'autre, parfois l'un ne sait donc même pas si l'autre reste à Lyon, s'il va à Paris, s'il retourne au Japon — par ailleurs, on se rencontre, tout à coup, dans le couloir d'un théâtre ou aux tables dans un café, pour se causer, même deux ou trois heures, quelquefois ensemble une demi-journée ou toute une journée. Néanmoins, après notre séparation, on arrête de se fréquenter, comme si l'on oubliait l'un l'autre.

Cette année-là, le 7 décembre, eut lieu la fête annuaire à la basilique Notre-Dame se dressant sur la colline nommée Fourvière, à l'autre rive de la Saône, dans le sud-est de la ville de Lyon.

Selon une tradition, lors de la propagation d'une épidémie acharnée dans toute l'Europe vers le XVI^e siècle, la ville de Lyon seule évita cette calamité sous la protection de la Vierge, il est désormais d'usage de célébrer la fête, en allumant des cierges à chaque maison, chaque année, dans toute la ville

Ce soir-là, le ciel, où la pluie avait continué à tomber, est, miraculeusement, devenu tout à fait beau à la fin de l'après-midi, de plus, il fait doux sans vent au point que c'est rare en hiver, depuis l'artère de la rue de la République, que bordent des boutiques, des banques, des grands magasins, jusqu'aux petits passages inconnus à droite et à gauche, les lumières brillantes de cierges, de lampes électriques et de bec de gaz aux fenêtres, aux portes et aux balcons de maisons, se reflètent sur les deux fleuves : la Saône et le Rhône. C'est inexprimablement animé.

Nous poussant parmi la foule dans la rue glissante après la pluie, j'arrive, à pied, jusqu'à la place Bellecour où se dresse une statue de Louis XIV, pour voir « DIEU PROTEGE LA FRANCE », grandes lettres illuminées par des lampes, à la basilique au sommet de la montagne très lointaine et, audessous, « MERCI SAINTE VIERGE », lettres qu'on fait briller à la cathédrale Saint-Jean, ancienne, ce qui semble éclairer même le ciel d'hiver sombre, jusqu'au va-et-vient de nuages après la pluie. Je l'ai vu, tout à coup,

lui qui marche, poussé par la foule, comme moi, devant le restaurant nommé « Maison dorée », beaucoup plus éclairé que d'autres endroits, en face d'un bosquet désolé d'hiver, au bord de l'étang au coin de la place.

- Oh, comment vas-tu? On se voit toujours dans un lieu intéressant, me dit-il, le premier.
 - Tu es à Lyon?

Je suis un peu étonné : quand je l'ai vu il y a à peu près un mois, juste à la Toussaint, il m'a dit qu'il voyagerait sur la Côte d'Azur dont le paysage et le climat sont extrêmement beaux, Midi, bord de la Méditerranée.

- Comment était ton voyage ? Tu ne le continues plus ?
- Non, à peu près. J'ai rencontré, à mi-chemin, une chose affreuse, puis mon plan bien organisé a été complètement détruit. Je serai donc enfermé à la maison parmi le brouillard lyonnais, jusqu'au moment où j'aurai des congés et de l'argent, l'année prochaine.
 - Ou'est-ce qui s'est passé ? On t'a volé de l'argent ?
 - Oui, à peu près.
- Tu es trop je n'ai pas le droit de te critiquer, mais tu es trop insouciant.
- Oh, ne m'accuse pas comme ça. Même si on est très insouciant, n'importe qui peut le voler.

Ce sourire, ce ton. Les jeunes comme nous comprennent très intuitivement

- Ha! ha! ha! ha!
- Ha! ha! ha! ha!

Nous rions, tous les deux, aux éclats en même temps.

On est entrés dans le restaurant « Maison dorée » devant nous pour nous mettre à table. Le plafond, les murs, les colonnes sont dorés parmi le reste peint en ivoire, tout en correspondant au nom du restaurant. Il s'anime chaque nuit, mais surtout ce soir-là, il y a du monde. Ces femmes portant des chapeaux tapageurs aussi essaient, en tenue encore plus voyantes que d'habitude, de séduire les jeunes au soir de la fête.

La chaleur de l'intérieur du restaurant fait souffrir. La clarté est éblouissante. Le tumulte fait tourner la tête. L'odeur de parfum est écœurante. Dans ce vacarme nocturne, propre à la France, il commence, enfin, à parler.

* * *

Il n'y a aucune chose plus effrayante que la chance ou la coïncidence. Cela m'a enfin gâté. Je me suis très bien gardé dès le jour où je suis entré en France. Oui, je suis probablement plus fou de France que toi. J'avais peur vaguement de moi-même qui devrais commencer, à la légère, à faire des bêtises insensées, séduit par les Françaises vivant, et par les paysages de villes et villages bien sûr, même avant que je ne leur parle.

La Française n'est pas aussi belle qu'on imagine à l'étranger, mais elle recèle en elle un pouvoir magique ineffable, on lui parle donc un peu, sans raison particulière, au parc par exemple — on se promène ensemble — on se serre contre elle — on s'appuie contre elle — on est engagé par elle, à son insu. Et, le lendemain, seulement quand on est distraitement rentré à la maison, on s'aperçoit qu'on a fait des bêtises. Malgré cela, enfin on ne le regrette ni ne se met en colère, on veut répéter, encore une fois, ces bêtises — pour savoir combien c'est bête!

Quand je suis entré, pour la première fois, en France, je ne pouvais absolument pas me contenir. Tout en dépensant mon coût de la vie pour un mois pendant trois jours, je voulais encore m'amuser, faute de mieux, j'ai passé la nuit avec une femme à qui j'avais donné la bague de perle, cadeau d'adieu de ma mère.

Voilà pourquoi, je me suis décidé. Je ne ferai la cour à aucune femme tant que je suis en France : je ne pourrai jamais retourner au Japon, si je suis aimé, adoré par aventure. Je me suis décidé à m'éloigner des hommes pour

avoir, pour toujours, un tempérament de poète, enivré par de belles montagne et rivières de France.

Pour cela, j'ai projeté un voyage vers la Méditerranée l'autre jour, je suis parti, d'abord, pour visiter Marseille, puis Saint-Raphaël, Cagnes, Nice, Menton, Monte-Carlo..., et s'il me restait encore de l'argent, je voulais entrer en Italie. Pourtant, un vieil homme que j'ai trouvé par hasard dans le même wagon, et qui est, selon lui, un enseignant de lycée à Marseille, m'a dit qu'il ne fallait jamais manquer de visiter de vieux châteaux à Avignon et des vestiges romains à Arles, à l'aller ou au retour, si on voyage en Provence.

Quant à Avignon, je connaissais, au moins, le nom grâce au journal de Daudet, j'ai voulu soudainement le visiter, j'ai descendu par caprice à michemin, dès qu'on a entendu un employé de gare crier : « Avignon ! Avignon!»

En sortant de la gare, on voit en face, à travers le bosquet de la place, une haute enceinte crénelée et garnie de petites fenêtres pour le tir, illuminée de lumières, comme celle qu'on voit dans des miniatures dans les romans du Moyen-Âge. Le son tristement clair d'un clairon résonne comme on pleure et ne s'entend plus, il y a, peut-être, une caserne derrière les murailles.

La voiture à cheval d'un hôtel, envoyée devant la gare, m'en emmène tout droit sur le cours, qui commence depuis une porte des remparts, jusqu'à l'hôtel qui n'est pas très loin. À mi-chemin, je vois les aspects du cours qui devient tout à fait moderne comme les faubourgs parisiens, à cause de sa ligne de peupliers de chaque côté et de magasins décorés de lettres dorées brillantes, mais pourtant la première impression des vieilles couleurs de l'enceinte et du son triste de clairon subsiste si fortement dans mon cœur qu'avec le bruit de la voiture qui court, il me semble être emmené aux temps inconnus, séparés vraiment loin des temps modernes. Je ne peux jamais m'empêcher de me sentir perdu dans une ville romantique comme on voit dans les récits de Boccace

C'est un sentiment qui serait à la fois triste et nostalgique. Bien que je marche sur cette terre pour la première fois, cela me semble une promesse depuis ma vie antérieure, ce sentiment devient fort, quand je suis reparti dans la ville pour le dîner que je n'ai pas encore pris, après avoir laissé ma valise dans ma chambre d'hôtel — évidemment, il n'y a pas de raison précise.

J'arrive sur la place où on voit un monument dont la façade de colonnades porte, au-dessus, une horloge ornée de manière gothique, c'est la mairie, à laquelle je l'identifierai plus tard, quand j'ai fini le dîner dans un café au coin de cette place, bien qu'il ne soit pas encore minuit, il n'y a que quatre ou cinq femmes non accompagnées dans la salle, c'est le silence d'une ville provinciale. Le plafond trop éclairé par les lumières retentit effroyablement du son du billard dans une autre salle voisine. La jeune patronne, assise toute seule devant la caisse, lit un roman dont la couverture est illustrée. Il n'y a plus de passants dans la rue, sauf des femmes errant. Tous les magasins sont fermés. Mais, moi, même un moment, je n'éprouve ni inquiétude ni peur qui hantent d'ordinaire un voyageur lors de son entrée dans un endroit inconnu, mais simplement, la beauté d'une tristesse profonde inoubliable m'enivre, par exemple comme une personne passe, toute seule, sur un champ dans les rayons crépusculaires.

On est déjà en novembre, très loin vers le nord, il fait du brouillard à Lyon, il pleut tristement à Paris, mais ici, en Provence, le vent du soir est plus doux qu'au printemps, les platanes, dont les feuilles ne jaunissent pas encore du tout, sont touffus, la couleur du ciel et le scintillement d'étoiles sont, comme d'habitude dans le Midi, tellement clairs et beaux qu'on ne peut l'imaginer à l'étranger.

J'entre, encore et encore, dans la ville du vieux château qui dort silencieusement, bien que je ne sache pas la direction même, pour lever les yeux au palais des papes, qui serait un vestige du XIV^e siècle, dans cette nuit rare et précieuse.

Dès qu'on sort de la place, il n'y a plus de cours moderne, de petites rues, tellement étroites que la voiture les passe à peine, tournent par-ci, par-là, probablement comme de vieilles rues italiennes, les murs de pierre des maisons des deux côtés, qui sont serrées les unes contre les autres, recouvrent la ruelle comme un tunnel. Tout en regardant, par endroits, s'épanouir de jolies fleurs dans les jardiniers au balcon, on voit que toutes les portes et fenêtres sont fermées et que les étoiles seules scintillent dans le grand ciel audessus des tuiles. Le son de mes souliers, sur les vieux pavés inégaux usés, seul résonne du mur au mur de ruelles tortueuses.

Tout à coup, de loin, là où cette résonance disparaît, on entend une mélodie vibrante de guitare qui vient également en retentissant dans les ruelles sinueuses. Le son dans le sud est différent de celui qu'on entend dans le nord, bien qu'on joue au même instrument de musique. C'est absolument le son du sud. C'est du timbre du sud, séduisant et chaleureux, élégant, venant d'un sentiment mélancolique d'ailleurs. J'imagine, comme si j'y étais, les seins, la forte poitrine, épouvantablement palpitante, molle et lisse, enfin chaude comme en feu sous le linge léger, d'une femme lourdement grosse, les cheveux tout noirs, les joues roses.

Suivant ce son, de ruelle en ruelle, de petite rue en petite rue, je me perds, puis tout à coup, la mélodie s'interrompt. Stupéfait, je reste immobile comme si je m'étais éveillé d'un rêve, je m'aperçois alors que la lumière est vaguement allumée sur un balcon au premier étage du fond.

Bien avant dans la nuit où les fenêtres des maisons de la ville d'un vieux château, avec ou sans garde-corps, avec ou sans volet sont toutes fermées silencieusement dans l'ombre, ah! là, une seule fenêtre, dont on peut regarder, par transparence, le motif à fleurs, légèrement rouge, sur le côté intérieur des rideaux fermés grâce à la lumière de la lampe, est charmante! Quel attrait profond! « Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce

qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie », ce que dit, il y a des années, Baudelaire.

Je veux, à tout prix, regarder dans l'intérieur de cette fenêtre. Je veux y entrer. Je crois ne regarder à aucun danger. Certes, il n'y aurait rien de plus terrible que de la curiosité.

Heureusement, la fenêtre est ouverte. Derrière le garde-corps du balcon apparaît une femme habillée, avec négligence, d'une chemise de nuit rose, qui ne couvre pas bien sa poitrine! C'est forcément moi qui dois jouer Don Juan qui lui donne une sérénade au-dessous de la fenêtre. Hors de moi, je lui envoie, deux fois, un baiser en faisant un geste des bouts des doigts sur un coup de tête, alors elle se cache, comme étouffée, derrière la fenêtre.

J'ai vraiment honte, je regrette. Elle devait, sans dormir, attendre son ami. Si j'avais été un peu plus sage et discret, j'aurais pu assister, dans une nuit d'automne dans le Midi, inexprimablement calme et sensuelle, à un beau rendez-vous amoureux, en cachette, que les habitants du Nord comme nous ne voient jamais, sauf sur la scène de l'opéra italien. Le jeune homme aurait grimpé, comme Roméo, sur le garde-corps du balcon qui n'est pas très haut. Le rideau aurait projeté, sur ses motifs floraux, l'ombre des deux s'embrassant. J'aurais entendu, à travers de l'air doux, le son de leur baiser. Mais pourtant, je me suis vraiment mal conduit à leur égard, je m'en reproche et je commence à me retirer d'un air abattu. J'entends alors un petit bruit de la porte sous la fenêtre, je crois qu'elle s'ouvre de plusieurs centimètres, de l'interstice, je n'entends, sans apercevoir sa figure, que sa petite voix : « Entrez, monsieur, entrez par ici! »

Pour ceux qui ne rêvent point, ce n'est pas du tout mystérieux. Enfin, il n'y a rien de mystérieux. Elle n'est qu'un type de femme qui attend un homme inconnu, fort avant dans la nuit, à Lyon, à Paris, à Londres et à n'importe où. Elle n'est que ce type de femme qui ne charge pas de lourdes res-

ponsabilités, tout en faisant plus doucement plaisir qu'une amoureuse.

Pourtant, ce moment, ce vieux château, cette nuit, tout me semble beau et mystérieux, c'est justement comme si César, pendant son expédition d'Egypte, rencontrait Cléopâtre dormant, habillée *avec négligence*, sous le ciel étoilé devant le sphinx qui se dresse au milieu du désert. J'avance timidement vers la porte. Alors, je sens distinctement le souffle chaud de la femme et l'odeur de sa peau, dans la nuit où flotte l'odeur du mur moite, laquelle dégage une très vieille maison. « Entrez monsieur ! », encore.

J'ai été tiré, vers l'intérieur, par une main douce et odorante, si fortement que j'ai chancelé. On ne peut pas voir son visage, à cause de l'intérieur tout sombre. Or, elle porte une seule chemise de nuit de soie tellement légère comme un voile dont on munit un chapeau que, tout d'abord, il me semble que son corps, que je touche avec le bout de mes doigts en montant pas à pas les marches, soit tout nu.

Au premier étage, tout en ouvrant la porte, elle me guide dans l'intérieur, puis tout à coup, elle se jette sur son lit dans la chambre voisine, comme elle a l'air déjà complètement fatiguée, pour laisser pendre son bras tout blanc vers le plancher, comme s'il n'avait pas d'os.

Ce salon-ci muni de chaises et tables est plus grand mais, quant à la lumière, il n'y a qu'une seule lampe sous un abat-jour rouge sur la table de nuit au chevet du lit dans la chambre-là. D'ailleurs, cette lumière est derrière la draperie mitoyenne entre le salon et la chambre, de sorte que depuis le canapé dans le salon tout autour embrumé, je ne regarde par transparence qu'à moitié l'aspect de la chambre voisine qui semble très lointaine.

En me lassant sur ce canapé, la femme, muette, est tellement silencieuse qu'il me semble qu'elle dort déjà. Désœuvré et distrait, je regarde l'intérieur de la draperie.

Sur un grand lit de bois comme en bateau, le tissu blanc, qui couvrait le matelas de plume, est enlevé de tous côtés, l'oreiller est jeté dans une direc-

tion incroyable, également quant aux membres et au corps entier de la femme couchée, on ne sait pourquoi ils sont mis aussi en désordre. Il y a une chaise près du lit. Une jupe, un jupon, une chemise, un corset, un bas, enfin presque tout ce qu'on ne s'habitue pas à voir à la lumière du jour, se reposent tous sur la chaise, soit superposés, soit enroulés, soit couchés, soit accrochés, avec leur propre couleur, avec leur forme et avec leur saleté. Une paire de chaussures à talons hauts à bouton, l'une se couche à l'envers sous le lit, étrange comme si c'était un poisson piétiné. Les jarretières avec ruban, l'une s'écartent, comme une rose, d'une autre sur le plancher. Ah! la lumière légèrement rouge de la lampe comme un rêve.

Je trouve un goût infini parmi des choses désordonnées, plutôt que dans les choses régulières, en ce qui concerne n'importe quoi. Il serait certain que le rangement et l'ordre n'évoquent rien.

Qu'en penses-tu? Pour moi, la vierge, qui passe pour pure, ne m'intéresse point, si belle qu'elle soit, mais quant à la femme, la maîtresse, la concubine d'un autre, ou à la femme qui aurait plus d'antécédents qu'elles, je ne peux jamais les laisser sans imaginer quelque chose sur toutes. Quant à la femme dont on parle, de bouche à oreille ou dans les journaux, au nom de l'adultère et de l'inconduite, son nom ne me quitte pas facilement, de plus normalement, son image me vient souvent à l'esprit, foncée et criarde comme une œillette.

On apprécie mieux les chefs-d'œuvre de grands écrivains que les œuvres récentes de nouveaux écrivains. On respecte plus un soldat décoré qu'un officier qui ne l'est pas. L'expérience est un fait précieux. Le fait est un seul guide qui fait continuellement imaginer l'avenir. Les prostituées, marchant en balançant singulièrement les hanches, dans la rue, le restaurant, le couloir de théâtre, ne tentent, elles-mêmes, jamais personne. L'attente que prouve leurs antécédents, et en plus, c'est un aimant spécial qu'enfante la forme qui nous attire fortement. Un aimant spécial qu'enfante la forme — je

ne peux pas trouver un mot convenable, mais enfin imaginez un crapaud qui sort de dessous l'engawa, véranda en bois de la maison japonaise traditionnelle, en se traînant lourdement au soir, on voudrait, sans raison, l'écraser du pied, bien qu'aucun livre ne nous ait jamais dit de le faire, n'est-ce pas ? Lorsqu'on voit un chat marcher lentement dans une cour, on le suivrait sans motif, quoiqu'on sache que le chat se sauve, effrayé, en apercevant l'homme. Ces actes ne viennent d'aucun but, d'aucune nécessité, d'aucune émotion. C'est une sorte de mystère qu'évoque leur forme. De leur côté, eux qui possèdent ces formes, on serait nés, même destinés à être traités comme cela.

Toi, d'après la théorie ci-dessus, tu comprendrais combien j'aime le chignon déformé et les vêtements froissés.

J'ai quitté le canapé dans un demi-sommeil. Mais la femme ne dit encore rien, tout en me regardant se rapprochant d'elle, elle se tord encore plus d'un air langoureux, ouvrant ses lèvres rouges relâchées, pour montrer ses dents blanches comme des perles et le bout de sa langue comme un pétale, comme si elle disait que son âme est devenu vide, elle fixe le regard, mouillé en extase, sur moi, les paupières entrouvertes.

Je déclare que je suis tout effrayé. Il n'y a aucune femme qui connaisse mieux sa propre place et la psychologie de l'homme que cette sorte de Française.

Tomber amoureuse, aimer, être triste, ces causes sentimentales ne nous séduisent point. Ce type de femme nous inspire du dégoût pour elle, pour nous faire naturellement l'augmenter jusqu'à la limite, jusqu'à plus de la limite, elle fait de nous, enfin au contraire, son esclave.

Le lendemain matin, très content, je ne pense plus rien et rentre à mon hôtel avec complaisance en me croyant quelqu'un qui aurait réussi une aventure rare, à partir de l'après-midi, je visite le vestige célèbre des papes et, avant de partir pour Marseille en train le soir, je suis dans un café sur la place en face de la mairie pour dîner, quand je m'aperçois que la personne qui y entre est curieusement la femme d'hier soir, de plus avec un jeune homme musclé ayant les joues en feu, qui pourrait se dire champion de sport, ce qui vient de ce qu'il n'y a, en général, qu'un ou deux rendez-vous dans une petite ville provinciale.

La femme se met à table avec l'homme, quand elle semble, pour la première fois, me trouver, elle me salue *furtivement* du regard, en se montrant vraiment embarrassée, puis elle baisse la tête, enlève une longue épingle du chapeau en levant ses propres mains, ôtant sa coiffure, puis, tout de suite, elle retire sa veste de fourrure et, rajustant le col plissé de son corsage de soie à manches courtes à travers des dentelles duquel on voit sa poitrine blanche, elle tourne le dos à l'homme et lui dit : « Boutonnez-moi dans le dos. Je me suis trop dépêchée. »

J'entends qu'en la boutonnant, l'homme, tout souriant, lui dit : « Tu ne mets pas de corset, hein ? »

Alors la femme aussi sourit largement et avance les lèvres vers lui pour se faire embrasser

Je pose naturellement mon regard, que je ne sais où arrêter, sur eux, tout en pensant à l'horaire du train. La femme vide un verre de vin que l'homme a versé, avant son repas. Ses joues, devenant bientôt rouges, sont joliment maquillées, cependant ses cheveux dépeignés, tels que je les ai vus dans le lit ce matin, au point que je me demande pourquoi elle les laisse tellement négligés, et même le peigne mis dans ces cheveux est près de glisser des mèches folles. Quand un garçon apporte l'entrée, de la terrine, la troisième assiette, elle a l'air trop ivre pour manger, appuyant la tête à la renverse sur le gros bras de l'homme avec lequel il l'embrasse par derrière, et il lui parle à voix basse comme il chuchote, pour la faire rire aux éclats parfois. De temps en temps, elle rectifie, d'un seul coup, son attitude nonchalante, comme si elle avait une crampe, et expire longuement en mettant ses mains

Je commence à être un peu gris, je ne sais depuis quand. Alors, tout à coup, je me mets à remarquer mystérieusement le physique vigoureux de l'homme. Je ne sais pourquoi, j'envie et jalouse indiciblement sa charpente belle et robuste.

L'homme se lève et part comme ayant l'air d'aller aux toilettes. Elle déchire alors un morceau de papier de la feuille sur laquelle le menu est imprimé, l'enroule après y avoir écrit au crayon, et le projette habilement d'une chiquenaude vers ma table.

« Je serai libre dans une heure. Viens chez moi, mille baisers sur tout ton corps... Paulette.»

La femme avance les lèvres dans un miroir sur le mur distant, où elle se reflète

L'homme revient. La femme se lève et part presque en même temps, et revient, mettant une coiffure, part, sans se retourner vers moi, en riant d'un air heureux, juste à côté de lui.

Moi, je ne pense qu'au gros bras vigoureux de l'homme, et il semble que je sois poursuivi par quelque chose, attendant l'heure, sans aller à la gare, puis je marche lourdement vers chez elle.

La lumière de la rampe, telle qu'elle était hier, éclaire l'alcôve et la femme telles qu'elles étaient hier, avec son rouge léger tel qu'il était hier. J'ai un sentiment inexplicablement énigmatique, comme si la journée d'aujourd'hui reculait, en très peu de temps, dans le passé d'hier. J'avance vers elle, qui semble trop épuisée pour lever la tête enfouie dans l'oreiller. Elle montre simplement son sourire léger habituel, et ferme les yeux. J'ai des battements de cœur comme des vagues.

— Cet homme est parti?

sur ses hanches.

- Oui. Mais il revient demain après-midi.
- Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

- C'est un officier dans la caserne.
- Il est bien bâti, n'est-ce pas ?
- C'est pour ça...

Elle s'interrompt, puis,

— Excuse-moi, mon cher, laisse-moi tranquille, pour une heure, à peu près...

Je m'assieds, encore une fois, comme hier, sur le canapé dans la salle voisine pour regarder la femme fatiguée et couchée.

Le jour se lève. Cependant, le bras de l'officier me revenant, je ne veux jamais partir. Après que je serai parti, il reviendra l'après-midi, ses mots qui me l'ont appris restent toujours dans mes oreilles. Je demeure chez elle pendant ce jour-là et jusqu'au lendemain matin. Quant à la jalousie spirituelle, elle finit quand on tue la personne qu'on envie. Mais la jalousie physique, elle, ne passe pas jusqu'à ce qu'on se détruit le corps qui enveloppe nos illusions.

Le matin du troisième jour, dès que je me décide à partir pour le Sud tout en cessant de me faire des illusions, enfin aujourd'hui, je m'aperçois que des gouttes de pluie, tombant doucement, mouillent les fleurs en jardinière fenêtre. Il fait légèrement chaud ce matin-là, comme début mai, combien elle est silencieuse, la ruelle dans le vieux château-fort, alors qu'elle l'est toujours! comme elle est silencieuse! La ruelle dans le vieux château-fort, alors qu'elle l'est toujours. Ce silence n'est pas la sorte qui évoque de la tristesse. C'est un silence qui vient de ce que tout paresse et se relâche. Sans parler du corps de la femme et du mien, quant aux choses dans toute la salle, les chaises, les rideaux, les vêtements et tout le reste sont devenus *moites*, comme s'ils se trempaient dans l'huile, et une odeur lourde et humide me suffoque. Rappelle-toi le matin, où tombait la pluie de printemps, que nous avons, tous les deux, connu dans des *maisons vertes*. N'ayant plus du tout de courage de vouloir un changement, on se laisse agréablement dépraver, corps et âme,

dans l'inertie, le sentiment de ce matin-là. Je reste chez elle, encore une journée

Le matin du quatrième jour, je prends enfin le train avec grand regret, bien que mon corps semble ne pas m'appartenir.

Le Rhône coule extrêmement vite, comme s'il secouait les saules des rives, même depuis leurs racines, au milieu d'une vaste plaine provençale aride, d'où on a vue sur les Alpes très loin. Si une vieille et triste forteresse en pierre, vestige qui existe depuis je ne sais combien de temps, se dresse effondrée, presque au milieu du torrent, un vieux château, même les tours et tourelles y compris, brun foncé, conservés tels quels, sur la colline près de la rive opposée. Le train devient plus rapide que l'eau du Rhône qui coule sous mes yeux. Si on regarde en arrière par la fenêtre, on ne voit plus les murs nostalgiques et effroyables ni la statue d'or d'un saint sur la tour, vestige du palais des papes. Des feuilles colorées de séries de vignobles commencent, peu à peu, à se flétrir, et les vergers de pêches, de poires, d'oranges, d'olives, d'amandes aussi sont à l'abandon après leur récolte.

On recommence à voir des buissons de roseaux sur le Rhône qu'on n'a plus vu une fois. Le train s'arrête et un employé de gare crie : « Tarascon, Tarascon, »

Trois soldats de colonies d'Afrique qui portent un fez à frange et un pantalon large, tout rouge, se parlent haut. Deux femmes, ayant des ornements pour les cheveux propres à la Provence, tels que je les ai vus dans *L'Arlésienne*, morceau de théâtre de Daudet, à l'Odéon l'année dernière, n'ont rien de plus pressé que de courir vers les *wagons* de troisième classe. Les appels de vendeurs de journaux, de fruits, de vin m'apprennent une intonation que je n'ai jamais entendue. Le bleu du firmament, la joliesse du soleil, me font, sans raison précise, penser encore plus fortement que je suis venu dans le Midi complet, que je suis arrivé à la France du Sud, joyeuse et tumultueuse.

Daudet a raison d'avoir écrit « Chapatin, le tueur de lions » tellement comique, en choisissant cette ville comme sa scène.

Après avoir quitté Tarascon, le site devient de plus en plus vaste et clair, en même temps qu'on commence à voir la terre et les précipices, secs et tout blancs, où les arbres sont rares. Les toits de tuiles plats orange foncé et les murs bas, tout blancs, de maisons sont agréables à voir, au point de ne pas pouvoir l'exprimer, sous le ciel bleu et éclatant.

Enfin, j'arrive à Marseille. Descendant la pente douce devant la gare, je passe en fiacre sous une rangée de platanes pour arriver à l'avenue. Celle-là est bien fréquentée et tumultueuse presque juste à midi, comme si on visitait Paris. Je suis entré dans un hôtel d'où on voit ce monde d'un côté sous mes yeux, découvrant, en face, la Méditerranée et tous les bords du port.

Je m'en aperçois, pour la première fois, quand j'y suis entré. J'en suis étonné. Il ne reste plus que 50 francs, quant au contenu du portefeuille qui en contenait plus de 300! Mais enfin, c'est vraiment naturel. Après m'être réveillé, il n'y a aucune chose à soupçonner. Dès le début, pendant cinq jours et nuits, sans compter trois repas par jour et du vin, qui sont chers, je payais au prix proposé, tous les jours. Dans ce cas-là, on ne peut jamais s'empêcher de payer. Si je ne lui avais pas payé, j'aurais dû simplement quitter sa chambre. Si je l'avais laissée, ce jeune officier solidement charpenté, dont les bras sont vigoureux, serait venu la tourmenter avec une force deux fois plus puissante que la mienne!

Soudain, je me démoralise. Je me sens seul. Le soleil en novembre, sa lumière, belle et claire comme en été, reflétant sur toute la mer bleu foncé, ils sont devenus, maintenant, d'une triste ineffable. Différentes langues et différents appels que j'entends du monde sur l'avenue sous la fenêtre et du va-etvient près du rivage où des mâts se dressent nombreux. Les couleurs très vives des vêtements de passants qu'on ne voit qu'au port clair dans le Sud, celles de drapeaux, lesquelles s'agitent, cela ne peut plus me consoler.

Je n'ai plus de courage pour goûter de la bouillabaisse, la première spécialité marseillaise dont on m'a parlé depuis longtemps, pour retourner, d'un air abattu (Que le vieux château effroyable à Avignon s'en aille comme un rêve!), à Lyon, en prenant le dernier train de cette nuit-là.

Celle qui est redoutable est la femme méridionale. Je réfléchis plus tard, pour ne jamais pouvoir empêcher de penser que, profitant de mon point faible, elle m'a habilement trompé : son histoire sur ce jeune officier étaitelle complètement mensongère ? En fin de compte, celle qui est redoutable est la femme méridionale. Comme cela même dans l'Hexagone, alors les femmes arabes, que les Français même redoutent ? Enfin dans ce cas, moi, je devrais voyager, tout en ayant un testament sur moi.